

Adrienne

Jamais plus je n'allume la télé. C'était un film sur, je crois, un écrivain majeur du dix-neuvième siècle. Le brillant génie allait voir une pute, une jeune plutôt maigre et sans malice que sa poitrine le décevant, il (il quoi ?) sans ambages par derrière, l'écran montrant le mouvement que rien n'entrave du poète, après une légère grimace de douleur de, de quoi ? de l'étui ? de la gaine ? du fourreau ? du gant rempli de nouilles chaudes ? du sac à gerber des transports aériens... ?

Légère grimace de la pute.

La télé, qui nous enseigne tant de choses, n'a pas enrichi mon vocabulaire et me voilà bien en peine de trouver les mots pour décrire l'image fichée dans ma mémoire. Pas tant l'acte : besoin y pourvoit. Reprenons alors : le brillant génie donc, allait voir une pute, une jeune plutôt maigre et sans malice que sa poitrine le décevant, il grimpait sans ambages pour la besogner par derrière. Bizarrement, ça paraît encore plus sordide si l'on ne met pas de mot du tout, non ? Ainsi : Le brillant génie allait voir une pute, une jeune plutôt maigre et sans malice que sa poitrine le décevant, il sans ambages par derrière.

Reste qu'il me manque toujours le terme approprié pour désigner la chose dans laquelle l'homme debout s'évertuait à déposer son foutre. Le grand écrivain, lui, c'est bien là tout son génie, devait bien en avoir un, de mot, à sa disposition, pour désigner cette ouverture sur laquelle il ahanait avec tant de constance. Mais comme il n'était pas disponible (*Monsieur ne peut pas être dérangé actuellement*) pour nous éclairer de ces lumières, il me faut bien faire avec mes maigres ressources.

Ainsi, un amant m'apprit que certains hommes se branlent dans un gant de toilette rempli de nouilles chaudes. Des coquillettes, je suppose. Je retiens, pour un prochain article : « Peut-on se branler dans des spaghettis ? des tortellinis ? des macaronis... ? » ou « De la meilleure pâte pour se gâter la queue ». Nous partagions alors dans un restaurant d'un petit port de la Méditerranée un coquet plateau de fruits de mer.

Un gant de nouilles : métaphore ou métonymie pour le poète en besogne ? J'interrogeai mon

pauvre Jules qui ne sut que répondre.

Quand même, de quoi être perplexe : pourquoi faut-il que l'homme remplisse les trous ? Que Robinson Crusoé, désorienté dans ses limbes pacifiques, ait besoin de s'acharner sur une combe ?

Et pourquoi mère Nature n'a-t-elle donc pas fait ce qu'il fallait pour que le mâle anus soit protubérant ? Car quelle joie alors pour Robinson de pouvoir pilonner de son raide appendice anal le sol d'abord (de la terre meuble de préférence, tout de même, faudrait voir à ne pas se casser le nez), la cuvette trop large des chiottes ensuite, quand il serait de retour à la civilisation. Cela afin d'y déposer une réplique de sa verge.

Car tout de même, la combe aurait probablement fleuri d'espèces plus intéressantes que les mandragores si Robinson s'était efforcé de lui chier dessus. Il est possible néanmoins que l'honorer le constipait – il se trouve tant de femmes pour prétendre qu'un homme ne peut pas faire deux choses à la fois. Mais successivement ? Quel scrupule pouvait bien empêcher Robinson de fertiliser de sa merde la combe qu'il venait d'engraisser de son sperme ?

Un homme aux excroissances symétriques serait en tout cas à coup sûr plus ingénieux que le modèle ordinaire, même s'il n'est pas facile, sans le secours de ces barres auxquelles se tiennent les handicapés, de planter de son cul des choses dans la terre – savez-vous planter les choux, à la mode, à la mode, savez-vous planter les choux à la mode de chez nous ? J'avais bien vu, à la télé toujours – qu'aurais-je appris sans elle ? – une courtisane sortir des calligraphes d'une plume serrée dans l'étau de son vagin. Mais ce ne sont pas les mêmes muscles qui travaillent, si ?

Une telle mutation de l'homme aurait pour conséquence d'amener sur le marché, comme nouveau modèle de commodités de l'évacuation, des cuvettes à diamètre modulable (inspirées peut-être de la couronne que l'on coince sur la lunette pour adapter le diamètre du gouffre aux postérieurs des chérubins). Bien vite en effet le grand écrivain exigerait un orifice point trop large, à point moelleux. On imagine les chercheurs en blouse blanche testant consciencieusement différentes marques et modes de préparation de coquillettes au beurre (ou d'autres pâtes, *confer* mon prochain article) pour concevoir le rembourrage de la *new* cuvette, l'indispensable, l'incontournable, celle qu'on trouvera en tête de gondole.

Autrefois, me dis-je, on aurait exigé de l'immaculée porcelaine une membrane attestant de sa virginité, de celles qui prouvent que le paquet fraîchement livré n'a pas été ouvert. Mais les temps ont changé. Et c'est presque dommage, puisqu'il aurait suffi de perfectionner l'invention qui permet à des fesses ordinaires de disposer automatiquement – presse la chevillette et la feuille glissera – d'un film plastique propre à chaque besoin, petit ou gros. Le grincement poussif de l'engin devra être gardé : il encouragera l'effort du dépuceleur de chiottes – dans la mesure où faire faire une grimace de douleur au dispositif risquerait *in fine* d'être trop onéreux – et le poète pourra, il n'y a pas de petits profits, troquer son abdomen avachi et ses cuisses molles contre des muscles durcis par l'exercice, tant il est plus ardu de saillir par l'arrière un conduit sanitaire que de couvrir un sac de pâtes, même consentant.

Il faudra donc renoncer à la grimace de la pauvre fille de joie. Ne peut-on pas pour autant envisager de reproduire quand même l'infime sursaut qui marquait l'éjaculation d'évacuation chez le poète ? Peut-être faudra-t-il transférer aux gogues la télé de la chambre à coucher, ou mieux, en acheter une autre, de manière à ce que le grand écrivain puisse accompagner son labeur d'une émission propice. Ce ne sont de toute façon ni les films ni les poètes qui manquent.

Les retombées économiques de l'ensemble sont évidentes ; je songe à déposer un brevet. Voilà qui complétera mes maigres ressources de veuve.